

Une v'ie privée



mais
de
quoi
?

Modes et travaux

Mars 2002

Pour nous, c'est déjà la saison prochaine qui insiste. L'une n'est pas encore terminée que l'autre frappe à la porte. Alors c'est la valse des agendas et les déplacements qui s'enchaînent pour essayer de construire un programme qui se tient et donne l'envie. Avouons-le. Nous sommes encore un peu dans le brouillard, mais c'est la météo qui veut ça. Avec les beaux jours qui arrivent, nous y verrons sans doute plus clair. De toutes façons, en mars, si vous aimez la chanson, le théâtre et l'humour dada, vous avez tout ce qu'il vous faut.



De *Delices dada*, nous connaissons le sens de l'humour, cette manière subtile de parler des choses en les effleurant, qui leur donnent un éclairage si doux et inattendu. Nous connaissons cela par le biais des *visites guidées*, dont apparemment personne ne s'est encore lassé. Qu'est-ce que cela donne dans une galerie d'art ? La réponse se trouve à la galerie de l'ancienne poste.

L'exposition *Utile inutile* a été initiée par Jeff Thiébaud, fondateur, en 1984, de *Delices dada*, sous la casquette vaste et sans visière de concepteur et coordinateur général des projets artistiques. Il fut à l'origine artiste plasticien peu pressé de faire carrière, comme il l'avoue lui-même. La bande-son de l'exposition est quant à elle réalisée par Chris Chanet, dadaïste de souche qui reçut en 1993 le Premier prix de composition du Centre national de recherche de Marseille en musique électroacoustique et qui souligne depuis de bandes-son subtiles, personnelles et contemporaines, les créations de *Delices dada*. Mais de quoi parle cette

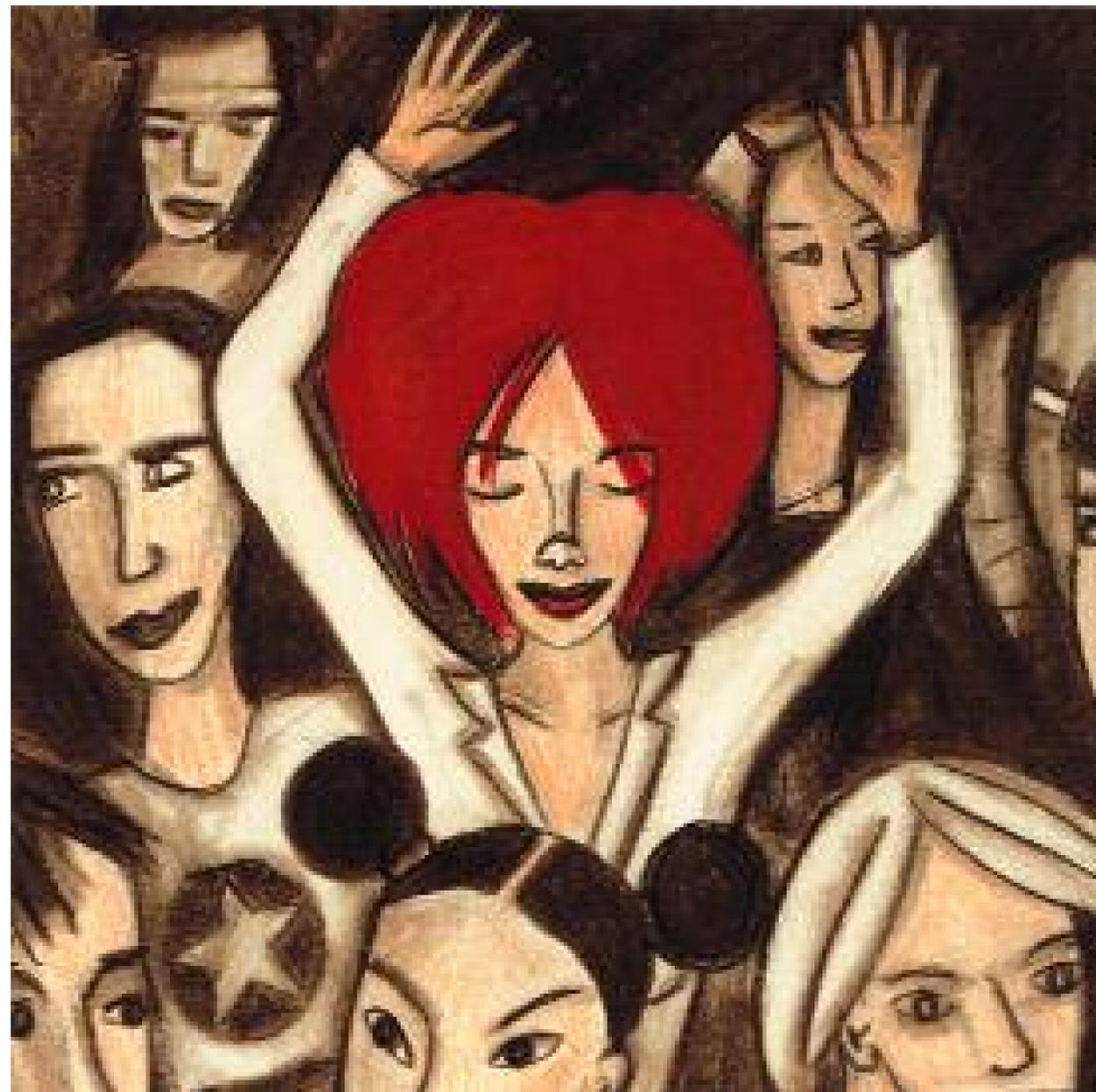
exposition ? Elle pose cette question : jusqu'à quoi « l'utile » peut-il être utilisable ? C'est ce que l'on peut découvrir dans ce très spécial *salon de l'habitat* où sont présentés d'improbables *habitats* ou *équipements d'habitat*. Le détournement d'utilisation des matériaux communs de construction (bois, métal, tôle, plastique...) constitue l'axe humoristique, étrange ou dérangent de l'installation avec un renvoi permanent à l'admirable ou pitoyable charme de la construction *faite maison*, à l'*utile inutile activité* des bricoleurs du dimanche ou aux fausses vraies touches personnelles vendues

Déviaton

Utile inutile
Exposition présentée jusqu'au samedi 27 avril 2002
Du mardi au dimanche de 14h à 18h
À la galerie de l'ancienne poste

Les Elles du désir

Elles ont neuf ans. Ou plutôt le groupe *Les Elles* a neuf ans. Parce qu'elles en ont plutôt trente – comme nanas. Mais sur scène, elles se la jouent dix ans. Comme Peter Pan. Et puis maintenant *Les Elles*, ce sont eux, puisqu'il y a des garçons. Et pour être totalement complet, sachez que *Les Elles* créeront leur nouveau spectacle (composé de chansons empruntées à leurs trois premiers disques et pimenté de quelques chansons nouvelles) au Passager, après y avoir répété durant près d'un mois. Après *Têtes raides* la saison dernière, un groupe à découvrir.



Les Elles, c'est ce mélange de chansons réalistes à la vanille douce-amère, cet univers bizarroïde, enfantin et acide. Le public adhère à leurs chansons azimutées, oniriques, dont l'héritage musical va chercher du côté de Brigitte Fontaine, des Rita Mitsouko ou des Têtes raides, et dont les textes s'inspirent de Boris Vian, Gainsbourg et Prévert. « Je suis sensible au monde des enfants parce qu'il y a chez eux une poésie constante, dans le jeu comme dans le drame. Quand on regarde le monde avec des yeux d'enfant, on peut parler de tout avec humour » explique cette experte dans l'art de jouer avec les maux : la sénilité (*Miss Alzheimer a mangé sa cervelle*), la déchéance (*je suis pauvre et je sens mauvais / j'ai l'air un peu chtarbé d'la tête / c'est le manque d'amour qui rend fou / moi quand je pleure c'est même pas beau*), la solitude (*alors elle a souri / m'éclaboussant de son bonheur plein la gueule / moi y'a que mon chien qui me sourit droit dans les yeux*). Au bonheur des *Elles*, on trouve aussi des histoires de bonne femme (*dans les water-closets pour dames, on s'dit des choses, c'est dingue*), des histoires d'amour et des histoires de cul. Sur scène, celle qui s'avoue maman et trentenaire a l'air espiègle des petites filles. « J'essaie de m'éloigner du côté femme-enfant mais parfois ça revient violemment. » Pascaline se met alors à chanter en criant ou au contraire à susurrer, chuchoter, babiller et minauder. Une façon de rester dans un monde protégé ? « Je ne pense pas qu'enfance soit synonyme de plénitude, de bonheur. C'est une période pendant laquelle on ressent les choses violentes physiquement

et psychologiquement, surtout quand on sait que les trois quarts des mômes ont des parents séparés. Moi, j'ai été adulte très vite. » Alors l'enfance c'est quoi ? « C'est la pureté dans la capacité à donner et à recevoir de l'amour, et dans le jeu. Quand tu es artiste, tu restes enfant parce que tu restes dans le jeu. Il faut quand même être un grand enfant pour monter sur une scène, et jouer un jeu avec sérieux pendant une heure et demie. »

D'après Véronique Dupont.

Les Elles
Jeudi 7 et vendredi 8 mars 2002 à 20h30 au Passager

Et ça va draguer sec avec mon sac plastique Tati qu'est comme un tailleur Chanel mais sans les boutons – en plus on peut mettre des trucs dedans – c'est quand même plus pratique !

Le bal, Pascaline Herveet



Les mots d'Est

Ils sont dix-huit.
Des comédiens, des comédiennes
et des planches en bois.
Voilà ce qui occupe la scène.
La fable s'énonce en lituanien
(traduit et sur-titré).
Elle s'intitule *Le songe d'une nuit d'été*,
a été écrite par un auteur du nom
de Shakespeare et l'on suit l'histoire
sans problème aucun.

Oskaras Korsunovas en signe la mise en scène.
Il nous entretient ici
du théâtre de son pays,
la Lituanie.

Radio

Louis Arti, chanteur et écrivain, avec qui nous avons eu quelques aventures en commun, passera au Pop club de José Artur, émission fraîche et centenaire de France inter. C'est le jeudi 7 mars 2002 entre 22h et 23h30.

Médaille

Presse enthousiaste, salles comblées et public ravi. Créé durant *Feux d'hiver* au Passager actuellement présenté au cabaret sauvage du parc de la Villette durant un mois, *Le cirque de la Licorne, bestiaire forain*, connaît un grand succès.

Revers

Une question se pose toutefois: après une telle reconnaissance, sera-t-il encore possible de continuer à tutoyer Claire Dancoisne? C'est avec un rien de fébrilité que nous attendons la réponse.

Voyage

La scène nationale de Calais est invitée à un colloque organisé à l'île de la Réunion. Elle sera en bonne compagnie: le *Lieu unique* de Nantes et l'association *Pronomades en Haute-Garonne*.

Fiesta

Les 15, 16 et 17 mars 2002, c'est la fête du théâtre. Pour connaître le programme, vous pouvez vous adresser au service *culture* de la ville de Calais au 03 21 46 62 22. Chez nous, le 15, il y a *Lignes de vie* (voir pages 4 et 5).

Ponctualité

Il est possible que le prochain *Sillage* arrive avec quelques jours de retard en avril, surtout si nous prenons la décision de ne faire qu'un seul numéro pour les mois d'avril et mai.

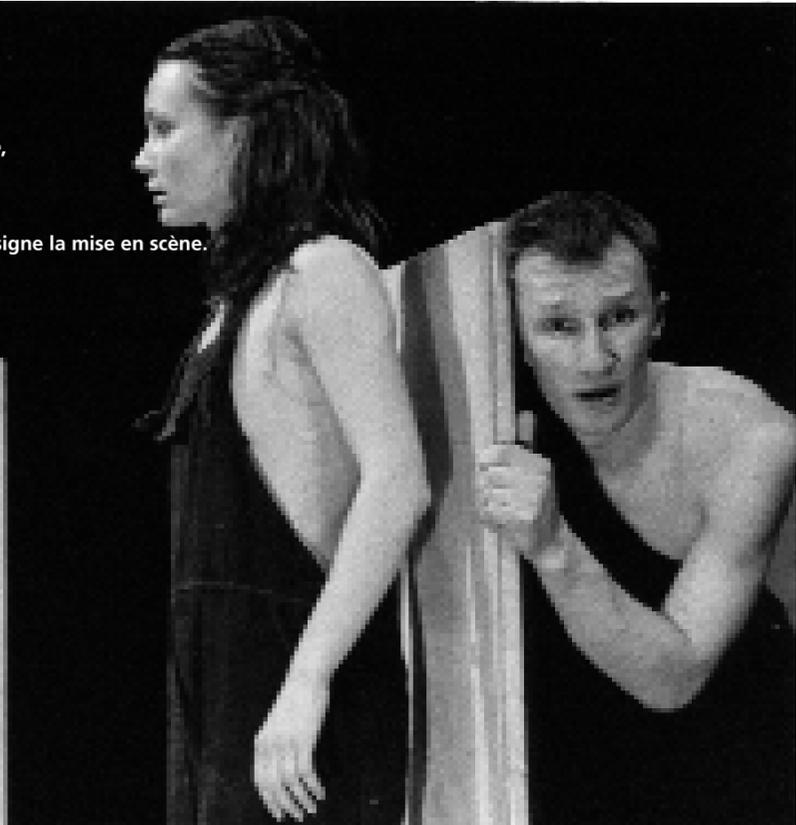
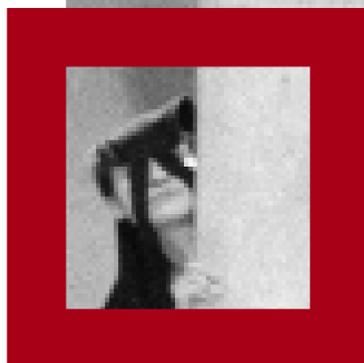


Photo: Anne Laval

Vous avez signé votre première mise en scène le 22 mars 1990, soit onze jours après la proclamation d'indépendance de la Lituanie. Plus de dix ans après, quelles évolutions voyez-vous dans le paysage théâtral lituanien?

Dans les années 80, le théâtre occupait une place importante chez nous. Presque toutes les scènes appartenaient à l'État qui les dotait de subventions assez élevées. Ces institutions, qui étaient pensées comme des institutions politiques, jouaient en réalité un rôle ambivalent. Elles se sont révélées comme des lieux de rassemblement populaire et d'expression de la dissidence. Indirectement, elles se positionnaient pour la liberté de parole, de la foi... en abordant, par la métaphore habilement et largement pratiquée, les thèmes interdits. Après 1990, la situation a évidemment changé. Le système a été profondément ébranlé mais a perdu en partie. Dans notre pays, toute la politique culturelle est à réinventer. En fait, les réformes nécessaires n'avancent que très lentement. La machine demeure d'une lourdeur inimaginable et les mentalités des dirigeants culturels n'évoluent que tout doucement. Les compagnies

professionnelles indépendantes restent peu nombreuses et ne bénéficient que d'aides misérables. Depuis l'ouverture de notre théâtre, nous avons créé presque une dizaine de spectacles et nous avons constitué un large répertoire. Pourtant, notre existence est problématique car nous ne disposons d'aucune certitude quant à nos sources de financement. Les théâtres étatiques continuent de dominer dans le paysage théâtral. Insuffisamment subventionnés, ils se débattent dans leurs difficultés financières et s'épuisent artistiquement.

Cet épuisement artistique n'est-il pas lié également aux mutations des préoccupations de la société?

Après l'indépendance, la levée de la censure politique a libéré la parole. Du coup, le théâtre, qui fonctionnait comme un îlot de résistance, a perdu de sa pertinence et donc l'importance qu'il avait dans la vie sociale. Mais je crois profondément que si le public boude les institutions étatiques, c'est parce que ce genre-là de théâtre ne répond plus à ses attentes. C'est pourquoi nous essayons d'inventer un nouveau langage théâtral qui lui parle.

Comme Le songe d'une nuit d'été par exemple?

Shakespeare fait évidemment partie de ces auteurs classiques qui permettent de parler du monde d'aujourd'hui. Dans *Le songe d'une nuit d'été*, c'est de suivre l'histoire de jeunes gens à la recherche de leur identité et de la vérité de leurs sentiments. Cette pièce traite aussi de l'attitude face à une société qui rejette leur choix de s'aimer. Avec *Le songe d'une nuit d'été*, il est devenu particulièrement clair que le véritable lieu de l'action théâtrale ne se situe pas sur la scène mais dans l'imagination du spectateur. Quand on pénètre dans cet espace métaphorique, tout devient possible.

Extraits. Propos recueillis par Gwénola David.

Le songe d'une nuit d'été
William Shakespeare
Oskaras Korsunovas
Samedi 23 mars 2002 à 20h30
Au Passager

C

O

U

C

O

U

La contre

Pas plus grand qu'une contrebasse, l'univers de Peter Rinderknecht est rempli de délicieuses trouvailles scéniques, de tendresse et de poésie. Vous avez huit ans ou plus, nous vous invitons à vous laisser bercer par cette ballade surréaliste entre la forêt noire et la plage de Portofino.

basse



Photos: Christian Altorfer

On croit que l'on va assister à un concert mais le musicien ne jouera que quelques airs trop brefs. Parce que sa contrebasse est magique, elle contient un monde qui ne demande qu'à être animé. Un coucou père vit là avec son fils qui s'ennuie. Il y a ce foutu temps qui veut et qui ne veut pas s'écouler. Les deux hommes n'arrivent pas à dialoguer. Et puis, comme par enchantement, ils se retrouvent en tête à tête au bord de la mer, à Portofino, le Saint-Tropez italien. Portofino, sa plage et sa machine à espresso, Portofino où les heures s'étirent avec bonheur, où quand il fait jour, on a du temps ensemble et quand il fait nuit, on peut dormir jusqu'à midi. Avec des marionnettes, quelques notes

de musique et son merveilleux accent Suisse-Allemand, Peter Rinderknecht, tout doucement, nous accompagne, d'émerveillement en émerveillement.



Portofino ballade
Théâtre en gros et en détail

Représentation tout public
Mercredi 27 mars 2002 à 19h30
Au Passager

À partir de 8 ans

Représentations scolaires
Mardi 26, jeudi 28 et vendredi 29 mars 2002



La rubrique des mordsus

À propos des Elles

Références discographiques
Les Elles, Les Elles, Boucherie production, 1995.
Les Elles 2, Les Elles, Boucherie production, 1997
Pamela Peacemaker, Les Elles, Inca productions, 2000.
Les Elles en scène, Les Elles, Inca productions, 2001.

À propos de La pluie

Silence compris terminus, Daniel Keene, Théâtrales éditions, 1999.
Douze pièces courtes, Daniel Keene, théâtrales éditions, 2001.

À propos de La tige, le poil et le neutrino

Thierry Gibault s'est inspiré directement ou indirectement de:
Patience dans l'azur; Poussière d'étoile..., Hubert Reeves, édition du Seuil.
La fourmi et le sociobiologiste, Pierre Jaisson, édition Odile Jacob.
La sculpture du vivant, Jean-Claude Ameisen, édition du Seuil.
Quand les éléphants pleurent, Jeffrey Moussaieff Masson et Suzan MacCarty, édition Albin Michel.
Le sexe et la mort, Jacques Ruffié, édition Odile Jacob.
L'escargot et son élevage, Quentin Garnier, édition Lechevallier.
L'élevage des escargots, Henri Chevallier, collection Élevage.
Du vide et de la création, Michel Massé, édition Odile Jacob.

À propos du Songe d'une nuit d'été

L'œuvre de Shakespeare.
Références discographiques
Le songe d'une nuit d'été, Félix Mendelssohn, Otto Klemperer, La voix de son maître, 1992.



Calais, le 23 juin 2001.
Michel Vanden Eeckhoudt.

Le 23 janvier 2002, Loana était en visite à Calais. Foule. Dans la nuit qui suivait, s'éteignait Pierre Bourdieu.

L'une est la fabrication éphémère et l'alibi consentant de systèmes d'aliénation dont l'autre a passé sa vie à démonter les mécanismes. Son œuvre n'a d'autre justification que de fournir à tout un chacun les outils intellectuels pour mieux combattre les oppressions et les ségrégations.

L'une symbolise la pleine réussite des logiques commerciales d'une société qui livrerait notre imaginaire aux marchands : fric, insignifiance et papier glacé.

L'autre continuera longtemps à nourrir notre réflexion et notre action.

L'autre aurait voulu s'adresser et se faire comprendre des admirateurs de l'une.

Mais ceux-là et celles-là ne sauront sans doute même pas qu'il existait, victimes de la *violence symbolique qui est cette forme de violence qui s'exerce sur un agent social avec sa complicité*.

La sociologie reste un sport de combat. La culture aussi.